

HÉRITAGES ET INNOVATIONS DANS LE DÉCOR DES DÉRIVÉES-DES-SIGILLÉES PALÉOCHRÉTIENNES

Yves RIGOIR

Zusammenfassung : Die frühchristlichen Sigillatabweichungen des 5. Jh und 6. Jh sind ein wichtiges Glied in der Entwicklungskette der Töpferei. Dieses Alltagsgeschirr zeigt uns nicht minder eine Technologie auf rustikale und gehobene Art. Die Erzeugung ist mehr Handarbeit als die vergleichbare Produktion in Nordafrika ; die genauso reichliche Ikonographie wurde mit gravierten Stempeln verziert. Die Motive auf den DS.P., meistens nicht gegenständlich, sind eine delikate Interpretation in deren eigenen Stil. Neben einem reichlichem dekorativen Repertoire findet man aber auch ein eingeschränktes Symbolisches, welches von permanenten Themen inspiriert ist ; Themen, die man von der Prähistorik bis zum Mittelalter auf Töpferarbeiten auch immer wieder findet.

Des vaisselles fines furent utilisées en Europe méridionale à l'époque des balbutiements des poteries médiévales : les Dérivées-des-Sigillées Paléochrétiennes, fabriquées aux Ve et VIe siècles dans l'ensemble du sud de la Gaule. Les ateliers de Provence et de Narbonnaise alimentent les régions continentales jusqu'en Suisse et exportent dans toute la Méditerranée occidentale. Ils y sont en concurrence avec les officines d'Afrique du Nord dont les produits leur ressemblent notablement. La principale distinction réside dans le mode de cuisson généralement adopté d'où résultent des couleurs grises au Nord, rouge-orangé au Sud.

A propos de poterie, il est délicat de parler d'innovations, particulièrement pour les vaisselles des Ve et VIe siècles. Toutes les pratiques en vigueur à cette époque peuvent être retrouvées à des degrés divers sur des productions antérieures. Tant que les potiers n'ont fait appel qu'à la terre comme matériau, pour les formes comme pour leur revêtement, les différentes techniques ont été essayées ou appliquées.

L'invention du tour elle-même, peut-être le fait le plus important de la fin de la préhistoire, ne fut pas une "révolution" -si je peux me permettre ce jeu de mots facile- puisque les pots modelés ont toujours été aussi ronds que les vases tournés.

Seule la généralisation aux XIIIe-XIVe siècles de l'émaillage coloré, traitement qui n'apparut que discrètement à des époques antérieures, apporte une nouveauté dans l'esthétique comme dans l'esprit. Son aboutissement contemporain fait que, pour le prestige, les potiers choisissent de se qualifier de "céramistes", pour évacuer le côté utilitaire de cet art. Dans l'Antiquité, sur des pâtes calcaires, les revêtements à but mécanique ou ornemental sont toujours des engobes, auxquels leur composition et le degré de cuisson donnent un aspect plus ou moins flatteur.

Si l'on veut schématiser et citer les principales techniques de réalisation de l'imagerie dont la poterie est, dès l'Antiquité, un support privilégié, la peinture est utilisée en Grèce et en Méditerranée orientale, les sujets de la civilisation romaine sont moulés en saillie, et ceux de la période paléochrétienne, de Gaule comme d'Afrique du Nord, sont imprimés en creux.

Les ornements en relief sont multiples. Au fond des coupes grecques et campaniennes, les surfaces sont animées d'encoches guillochées accompagnées d'impressions de palmettes. Sur les Terres Sigillées gallo-romaines, des guillochis soulignent aussi les moulures. Au fond des mortiers des Sigillées Claires D africaines, à la place des grains de basalte inclus dans les vases de même type fabriqués en Provence, ils ont une utilité mécanique non dépourvue d'esthétique ; ces spirales régulières résultent d'une grande maîtrise. Les Dérivées-des-Sigillées Paléochrétiennes utilisent largement le guillochage, isolément ou en accompagnement des motifs imprimés. Réalisées au moyen d'outils de formes diverses auxquels des tours de main différents faisaient donner de multiples variantes de taille, ces incisions ne seront ensuite plus utilisées sur des pâtes plus grossières.

Avec l'abandon du moule, largement employé durant le Haut-Empire conjointement pour le décor et pour la forme, un bouleversement économique voit la disparition des grandes structures commerciales et le retour aux ateliers artisanaux. Ceci, soit dit en passant, sans nuire apparemment à la densité de la consommation ou des exportations.

Alors que, pour décorer ces moules dont étaient issues des séries importantes de pièces, des poinçons modelés en bas relief à l'imitation de la sculpture étaient utilisés, les estampilles des fabricants, gravées au contraire sur des poinçons plats, étaient pour la plupart imprimées directement sur le fond des vases. Ces signatures, largement utilisées sous l'Empire, disparaissent presque totalement sur les DS.P. Ce sont alors des motifs géométriques ou stylisés qui sont, suivant la même technique, répétés autant de fois que souhaité pour une organisation conçue en fonction de la surface à traiter. Ils apparaissent timidement sur des catégories engobées, comme la Sigillée Claire B ou la Luisante. En témoignent un fragment de couvercle trouvé aux environs de Salon-de-Provence ou un bol au col évasé provenant d'Arles. Cette méthode va ensuite se généraliser des deux côtés de la Méditerranée.

Alors que les poinçons-matrices des Sigillées étaient modelés, donc logiquement en terre, la nature du matériau employé pour l'impression directe est discutée. Peu de ces

objets ont été retrouvés ; ils pouvaient être en bois, matière périssable, et on en connaît un exemplaire en os au musée de Nîmes. Dans les diverses officines connues, en Gaule comme en Afrique du Nord, les quelques exemplaires recensés sont tous en argile.

Mais, sur les DS.P., les traces de fissures qui apparaissent fréquemment sur les empreintes font plutôt envisager l'utilisation d'une matière instable, comme le bois qui se fendille lorsqu'il se dessèche. Une double rouelle imprimée sur un fond d'assiette de Gardanne révèle de très nettes altérations semblables (Pelletier 1991). On peut voir au musée de Salon et de la Crau, à Salon-de-Provence, une collection d'outils en bois de buis qui servaient à imprimer les marques sur les cubes de savon. De plus, cette différence d'état est une indication pertinente de chronologie relative, la plus intacte étant évidemment la plus ancienne.

Les traces des outils permettent de les imaginer. Des copies de deux motifs relevés sur un vase de production languedocienne ont été réalisés en plâtre pour décorer une plaque d'argile où ces essais ont été imprimés à l'identique du modèle (fig. 1).

Cet exemple est caractéristique d'une nouveauté de style dans la disposition des motifs : toute la surface de la partie cylindrique de bols est animée au moyen de seulement deux poinçons. L'ensemble, comme dans l'art cinétique contemporain, se modifie suivant la direction de l'éclairage. Il n'est pas interdit de supposer que le potier eût déjà conscience de ce phénomène.

La confrontation avec les décors moulés des Terres Sigillées est éloquent. Sur certains vases de la Graufesenque, particulièrement les lagènes, malgré une division de la surface bien établie, la multiplicité des poinçons utilisés entraîne souvent une



Fig. 1 : DS.P. Reproduction d'un agencement (Rigoir 1974) fréquemment utilisé sur les bols de f.15 découverts dans la région de Carcassonne (Courtieu 1980 : fig. 21 p. 55). Ici sur une pièce du site de "la Misère", près de Pezens, non loin de Carcassonne. Poinçons carrés 922 et rectangulaires gravés de chevrons 381 (formes et poinçons : numérotation du fichier Rigoir).

impression de foisonnement, sinon de désordre (fig. 2).

Sur les DS.P. provençales, trois poinçons au maximum voisinent sur une même pièce. En Languedoc, ce nombre atteint rarement cinq, jamais plus. Sur un bol de forme 6 de Saint-Laurent de Pélissanne (B.-du-Rh.), sorti de l'atelier dit "de Saint-Julien-les-Martigues", par exemple, quatre poinçons différents sont disposés en deux registres mais la palmette encadrée par les arceaux est un marqueur indubitable d'influences, sinon d'une origine, languedociennes (fig. 3). On remarquera, sur une forme 15 trouvée sur le site de la villa de



Fig. 2 : Lagène en Terre Sigillée de la Graufesenque. D'après une illustration du catalogue du musée de Millau.

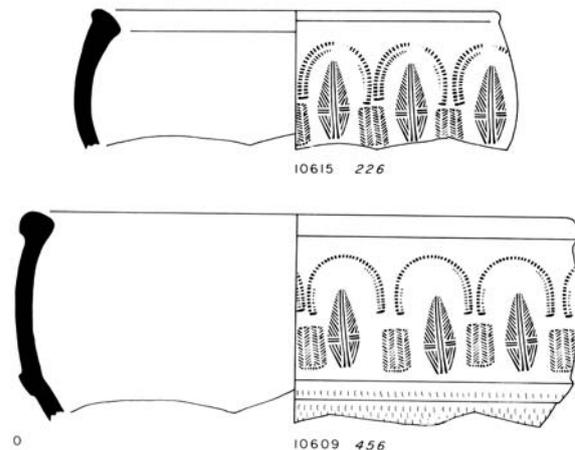


Fig. 3 : DS.P. Décors en arcatures de "l'atelier de Saint-Julien". 10615 : Bol de f.6 ; palmettes 2340, rectangles 4087 et arceaux 4188. Fouilles de Saint-Laurent, Pélissanne (B.-du-Rh.). 10609 : bol caréné (f.15) ; mêmes palmettes et rectangles que le précédent mais arceau différent (4088) ; cuisson oxydante. Fouilles de Saint Julien-les-Martigues (Rigoir-Rivet 1985).

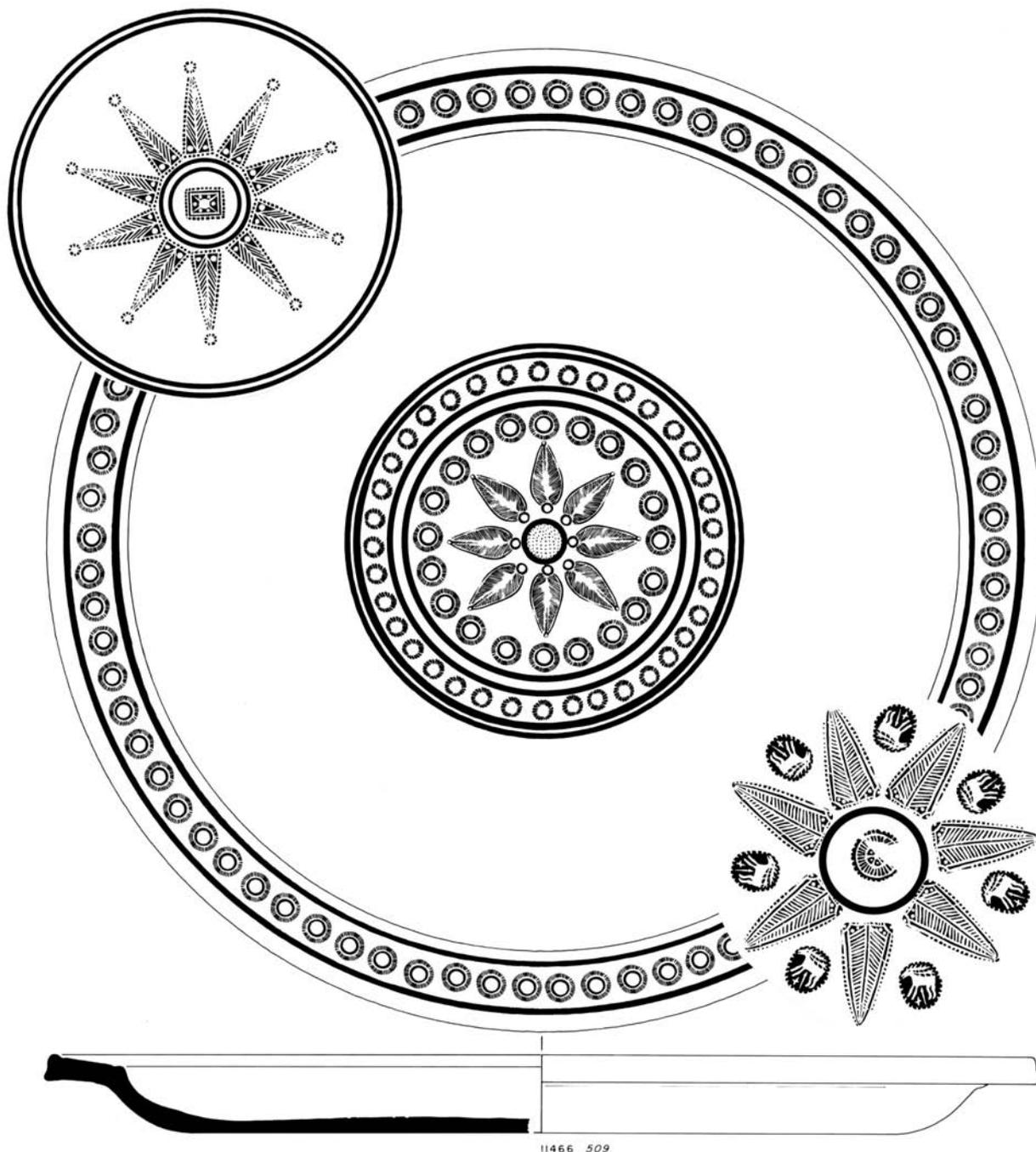


Fig. 4. D.S.P : Différents schémas de composition sur les assiettes. Compositions géométriques :

a) Rayonnante avec poinçon central. Assiette 13197, Marseille, fouilles de la Bourse ; rectangle 180 et palmette 128. Inédit.

b) Alternée. Assiette 2344, Ampurias (Catalogne) ; Rouelle 74 au centre, sept palmettes 728 et cerf 221. Inédit.

c) Composite. Assiette de f.1 11466, Grande Grotte de Vidauque ; huit palmettes 4418, une couronne de rouelles 4434 ainsi que sur le marli, une couronne de rouelles 4434 (Rigoir 1988 : 261).

Saint-Julien, la même palmette que sur l'objet précédent. Les rapports géographiques ou chronologiques avec les ateliers languedociens de cette production pourtant localisée en Provence occidentale sont bien illustrés par cette composition en arcatures. Ils sont confirmés de plus par un emploi épisodique de la cuisson oxydante. Les compositions réalisées présentent une gamme allant du plus complexe au plus simple. Leur étude peut amener à reconnaître des correspondances entre les

différents styles, leur origine ou leur chronologie.

Les spécialistes des Sigillées Claires Africaines, de Hayes (1980) à Mackensen (1993), exploitent ces compositions en se limitant aux surfaces planes circulaires des fonds de coupes ou d'assiettes. Ce pour une bonne et simple raison : les vases profonds de ces productions ne sont jamais décorés. Sur les surfaces obliques ou verticales des D.S.P., au contraire, de simples ou multiples registres sont composés d'impressions juxtaposées ou enchevêtrées.

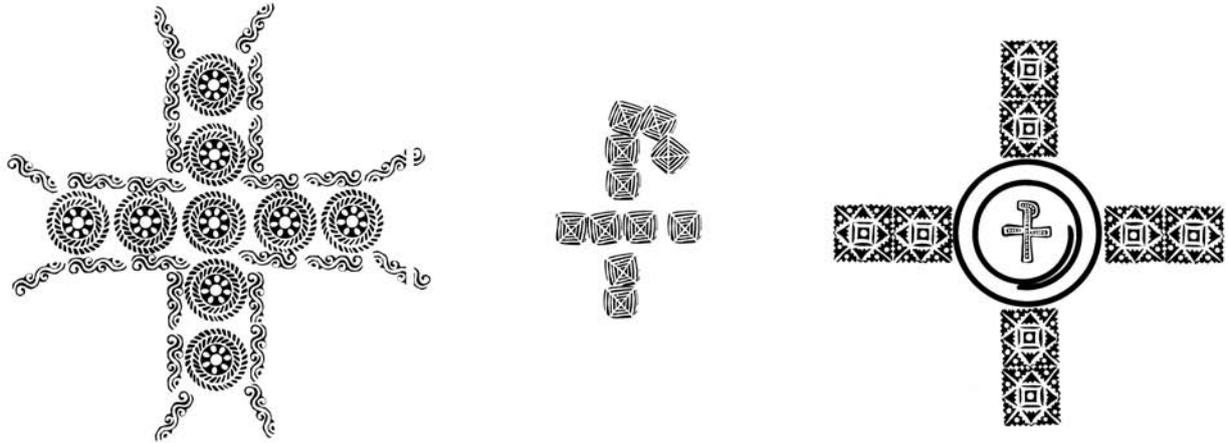


Fig. 5 : Compositions cruciformes :

a) Rayonnante décorative. Fond d'assiette 125, Marseille, fouilles des Vieux-Quartiers (Théâtre) ; rouelles 66, rinceaux 214, Rigoir 1960, fig. 55, p. 37)
 b) Rayonnante symbolique. Fond d'assiette de f.1 13195, Marseille, fouilles de la Bourse (localisation P. 601) ; croix monogrammatique 3382 au centre, carrés 2913 et, sur le marli non représenté, rouelles 4499. Inédit.
 c) Libre. Sur le fond de la coupelle de f.2 16341, Marseille, fouilles de la Bourse, période 3 (10002-1?10052-7+10055-16+10056-10) (Coeur-Mezzoud 1994, : fig. 7, p. 45). Carrés 4386.

Sur les surfaces circulaires planes, plusieurs bases de construction peuvent être distinguées, dont les plus courantes sont géométriques (fig. 4). Rayonnantes, elles voient le plus souvent des palmettes, généralement choisies parmi les plus grandes, disposées autour d'un motif central ; en couronne ou en registres concentriques, des rouelles sont le plus souvent employées, comme sur les marlis ; un mélange peut combiner les deux compositions.

Ces impressions peuvent aussi tracer des figures libres (fig. 5). C'est grâce à cette latitude que peuvent être reconnus les motifs chrétiens, comme une croix dessinée de onze empreintes de carrés sur le fond d'une coupelle à marli. Une autre composition cruciforme élégante est formée de rouelles entourées de rinceaux. Si l'on peut voir dans celle-ci un simple dessin à quatre éléments perpendiculaires, l'intention

symbolique est, dans une autre, attestée par la petite croix monogrammatique frappée au centre dont le style est, il faut le remarquer, identique à celui de certaines croix gemmées du répertoire de la Sigillée Claire D.

L'interprétation des motifs d'une expression religieuse ne doit pas être orientée par des convictions personnelles. Il est indéniable que le christianisme se répand à cette époque, comme en témoigne la construction de nombreux lieux de culte. Si la croix est un symbole primaire et si le chrisme peut se voir sur des monnaies en service longtemps avant la naissance de Jésus, ces signes sont repris par la nouvelle religion (Rigoir 1983).

Un retour en arrière permet de constater que les préoccu-



Fig. 6 a : La chouette de Minerve peinte sur un skyphos de style attique de la fin du Ve siècle av. J.C. Collection Campana, musée du Berry, à Bourges (883-71-93) (Rouillard 1980 : 46 et pl. 8). b : Minerve elle-même. Vase en Terre Sigillée de la Graufesenque, d'après un cliché du catalogue du musée de Millau.



Fig. 7 A gauche : DS.P., silhouette de face (poinçon 217) imprimée sur le col du bol 306 de f.18 de l'atelier de Marseille ; fouilles des Vieux-Quartiers, secteur du Théâtre (III 3 A 48, Rigoir 1960 : n° 178, p. 87).
 Au centre : Sigillée Claire D, personnage en pied sur un fond de f. H 104A. Baptisé "l'Evêque", parfois identifié à Saint-Pierre mais peut-être le Christ, comme le graffiti des escaliers de Saint-Trophime, à Arles, où un personnage porte une auréole cruciforme et un bâton terminé en croix. Sainte-Propice (B.-du-Rh., Boixadera 1987 : 97-98) et Sperlonga (Italie).
 A droite : DS.P. Personnage imprimé sur le bol de f.16 1209 trouvé à Longuiers (Bourgeois 1979 : 222).

pations religieuses ont toujours trouvé en la poterie un média qui avait l'avantage d'être très largement diffusé. La chouette peinte sur de nombreux vases grecs n'est pas le logo d'une association antique des amis des oiseaux, mais plus vraisemblablement la compagne d'Athéna, déesse de la sagesse qui, dit-on, ne prend son vol que le soir... (fig. 6). On retrouve cet oiseau symbolique curieusement associé au christisme sur une tétradrachme d'Athènes.

Sous la forme de Minerve, la déesse figure sur les vases de la Graufesenque, vaisselle qui proposait à sa clientèle l'image de tout l'Olympe (le temps est à présent passé où l'on qualifiait d'idolâtrie des croyances exprimées sous des formes réalistes dans une étape figurative de la représentation des symboles).

Ensuite, l'homme n'est plus que rarement représenté sur les DS.P. (fig. 7). Un personnage en pied est originaire de Marseille.

J'ai pour lui une faiblesse particulière, pour la manière dont la schématisation est traitée et en fait presque un personnage de dessin animé, ainsi que pour son attitude hiératique.

Il est beaucoup moins agressif qu'une autre silhouette masculine en mandorle trouvée dans le Causse Noir. Le personnage couronné de rayons brandit des deux mains ce qui peut être des armes. Une ligne bien placée témoigne de son sexe.

Les autres représentations humaines, surtout languedociennes, se réduisent au masque ou au buste. Deux exemplaires en sont particulièrement bien dessinés mais on reprochera peut-être pour d'autres une identification hasardeuse (fig. 8).

Dans le répertoire de la Sigillée Claire D africaine, la place tenue par des personnages religieux ou profanes est nettement plus importante. Celui que nous appelons "l'Evêque", signalé à Sainte-Propice et à Sperlonga, fait figure de géant auprès des bonshommes de Marseille et du Causse Noir...



Fig. 8 : D.S.P. Masques et bustes, tous d'origine ou d'inspiration languedocienne.

Une étude comparative entre les deux productions soeurs, du sud et du nord de la Méditerranée, serait à envisager. Ne serait-ce que pour reprendre l'éternelle question sur l'antériorité de la poule et de l'oeuf, ou définir dans quel sens se firent les influences, s'il ne s'agit pas toutefois d'épanouissements parallèles.

Le poète Max-Philippe Delavouët disait : "S'il fallait

qu'on réduise les images possibles pour ne garder que l'essentiel, au fond, on aurait besoin de quoi ?... De toute façon, on aurait toujours besoin d'un arbre et d'un soleil. Sinon, on ne pourrait jamais s'expliquer. Au moins ça".

Des soleils, les potiers d'il y a quinze siècles lui en offrent des milliers, et autant de feuilles, et aussi l'arbre encadré comme une oeuvre d'art ou une icône exhumé des terres d'Eyguières, au coeur de la Provence (fig. 9). Avec de multiples renouveaux dont il est le symbole, cet arbre est l'ancêtre de celui, aux fortes racines et aux branches ponctuées de fruits, qui, au Moyen-Age, accompagne le petit roi marseillais de Sainte-Barbe (fig. 10).

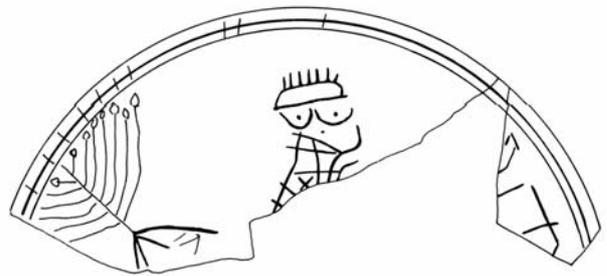


Fig. 10 : Personnage couronné et arbre terminé de racines et de feuilles -ou de fruits- gravés sur la paroi interne d'un bol de la fin du XIIIe siècle de l'atelier de Sainte-Barbe, à Marseille (dessin L. Vallauri).



Fig. 9 : D.S.P. Rouelles, palmettes, végétaux divers.

BIBLIOGRAPHIE

- Bourgeois 1979** : BOURGEOIS (A.).— La Diffusion de la Céramique Palochrétienne dans les Grands Causses. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 1979, p. 201-251.
- Boixadera 1987** : BOIXADERA (M.), BONIFAY (M.), PELLETIER (J.-P.), RIGOIR (J. et Y.), RIVET (L.).— L'Habitat de Hauteur de Sainte-Propice (Velaux, B.-du-Rh.), l'occupation de l'Antiquité Tardive. *Documents d'Archéologie Méridionale* 10, 1987, p. 91-113.
- Coeur-Mezzoud 1994** : COEUR-MEZZOUD (F.).— Etude de la vaisselle de l'Antiquité tardive dans la corne du port de Marseille, sondages D IV 2, D IV 3 et D III 15. P. 1-149 (mémoire de maîtrise, Aix-en-Provence, 1994).
- Courtieu 1980** : COURTIEU (J.), JOURNET (C.), NICLOUX (J.), PASSE-LAC (M.), RANCOULE (G.), RIGOIR (J. et Y.).— Dérivées des Sigillées Paléochrétiennes de l'Aude, un atelier carcassonnais ? *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude*, LXXX, 1980, p. 35-68.
- Gagnière 1967** : GAGNIERE (S.).— Sur une tombe en tuiles en "bâtère" datée par la "Sigillée Grise" à Cadenet (Vaucluse). *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 1967.
- Hayes 1980** : HAYES (J.W.).— Late Roman Pottery et Supplément to Late Pottery. London 1980.
- Kaufmann 1987** : KAUFMANN (A.), PELLETIER (J.-P.), RIGOIR (J. et Y.).— Les céramiques de l'Antiquité tardive au XIe siècle dans les fouilles de la place Jean Jaurès à Apt (Vaucluse). *Archéologie du Midi médiéval*, V, 1987, p. 61-84.
- Mackensen 1993** : MACKENSEN (M.).— Die Spätantiken Sigillata und Lampentöpfereien von El Mahrine (Nordtunesien). Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte, Band 50, 2 vol., C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1993.
- Pelletier 1991** : PELLETIER (J.-P.), POUSSEL (L.), RIGOIR (Y. et J.), VALLAURI (L.) et FOY (D.).— Poterie, métallurgie et verrerie au début du VIe s. à Gardanne (B.-du-Rh.). *Documents d'Archéologie Méridionale*, 14, 1991, p. 277-350.
- Pelletier 1993** : PELLETIER (J.-P.), POGUET (M.).— Des prospections à la fouille : Recherches à Eyguières (B.-du-Rh.). *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 26, 1993, p. 181-246.
- Rigoir 1960** : RIGOIR (J.).— La Céramique Paléochrétienne Sigillée Grise. *Provence Historique*, X, fasc. 42, La Pensée Universitaire, 1960, p. 1-93.
- Rigoir 1968** : RIGOIR (Y. et J.).— Les Sigillées Paléochrétiennes Grises et Orangées. *Gallia*, XXVI, fasc. 1, Paris, 1968, p. 178-244.
- Rigoir 1973** : RIGOIR (Y. et J.).— Les Dérivées des Sigillées Paléochrétiennes en Espagne. Hommage à Fernand Benoit. *Revue d'Etudes Ligures*, V, XXXVIIe année (Janv.-Sept. 1971), n° 1-3, p. 33-68.
- Rigoir 1974** : RIGOIR (Y. et J.).— Art cynétique au Ve siècle. *Bulletin de la Société Scientifique de l'Aude*, LXXIII, 1973, 4e trimestre 1974, p. 143-149.
- Rigoir 1983** : RIGOIR (Y. et J.).— Chrismes et croix sur les dérivées des sigillées paléochrétiennes. *Rivista di studi liguri*, anno XLVII (Gennaio-Dicembre 1981) N.14. Bordighera 1983, p. 161-188.
- Rigoir 1985** : RIGOIR (Y. et J.), RIVET (L.).— Les Dérivées-des-Sigillées Paléochrétiennes. Exportations et influences entre le groupe provençal et le groupe languedocien. *Documents d'Archéologie Méridionale* 8, 1985, p. 87-99.
- Rigoir 1988** : RIGOIR (J. et Y.).— Les Dérivées-des-Sigillées Paléochrétiennes du sud-est du Vaucluse. In : Actes du congrès d'Orange, SFECAG, 1988, p. 251-265.
- Rigoir 1991** : RIGOIR (J. et Y.).— Les Dérivées-des-Sigillées-Paléochrétiennes. In : SOLIER (Y.), dir.— La basilique paléochrétienne du Clos de la Lombarde à Narbonne. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 23, IV, 2, CNRS, Paris 1991, p. 123-213.
- Rouillard 1980** : ROUILLARD (P.).— Corpus Vasorum Antiquorum. fasc. 30, Paris, de Boccard, 1980.
- Vallauri 1997** : VALLAURI (L.), LEENHARDT (M.).— Les productions céramiques. In : MARCHESI (M.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.) dir.— Marseille (Bouches-du-Rhône) les ateliers de potiers du XIIIe siècle. Le quartier Sainte-Barbe (Ve-XVIIe s.) D.A.F. 1997.